Chemin faisant

Les Phéaciens de l'Isar

Il fut un temps, qui ne remonte pas bien loin, où les Français avaient un faible pour la Bavière. C'était pour eux une terre pittoresque et plantureuse, peuplée d'êtres bien en chair, massifs, bons vivants et tétant, toute la vie, une boisson blond foncé, douce, mousseuse qui les faisait « profiter », comme on dit des enfants, dans des proportions imposantes. On trouvait là-bas, en effet, une collection réjouissante d'obèses, de *Bieronkeln*, de *Bierbæuche* (d'oncles à bière, de ventres à bière) qu'il eût été difficile de rencontrer ailleurs, de cette qualité et de cette quantité. On avait l'impression, quand on y séjournait, de vivre parmi les hommes les plus pacifiques et les plus débonnaires du monde. Ils avaient le culte de la table sans raffinements, mais abondante. Schiller aurait pu appliquer au Danube traversant les contrées bavaroises les paroles qu'il lui prête sur le parcours autrichien : « Autour de moi demeure le peuple des Phéaciens, à l'œil brillant. C'est tous les jours dimanche et la broche tourne sans arrêt devant l'âtre. » Il aurait pu en dire autant de l'Isar, cet affluent qui court à flots pressés et glacés se jeter dans le Danube. Munich méritait bien d'être la capitale du royaume de ces incessantes beuveries et « mangeries ». Dès le matin, à dix heures, sur les avenues bordées de brasseries célèbres, par exemple de la Karlsthor à l'hôtel de ville, flottait une odeur d'oie rôtie.

C'était une ville avenante et hospitalière que Munich, placée sous l'invocation de l'enfant, du *Kindl*, tenant d'une main un pot à bière garni d'un couvercle d'étain et de l'autre un radis noir. On s'y sentait à l'aise; on en appréciait les facilités de la vie matérielle et animale, mais on y goûtait surtout les joies artistiques et intellectuelles. Grâce à ses musées, à ses théâtres, à ses bibliothèques on y passait des heures charmantes et profitables. Elle tenait à être prise pour l'Athènes de l'Isar, et sans doute ces Athéniens coiffés du pétase tyrolien vert perroquet ou épinards à la crème surmonté d'un blaireau en poils de chamois, qui circulaient (les Bavarois, non les chamois) devant des monuments, des copies inattendues portant les noms grecs de Propylées, de Glyptothèques, de Pinacothèques, mélangées d'ailleurs avec des reproductions florentines du palais Pitti et de la galerie des Lanzi — oui, tout cela formait un ensemble divertissant d'une prétention ingénue, qui vous désarmait par son insistance. Mais cette prétention, si plaisamment étalée, n'atténuait en rien la simplicité des mœurs que présentaient Munich et la Bavière. Les princes de la famille régnante qui venaient assister aux représentations wagnériennes au Prinz-Regent se mêlaient, pendant les pauses, à la foule dans le jardin intérieur du théâtre, et j'y ai vu souvent l'un de ces princes, qui quelquefois jouaient du violon à l'orchestre, se promener en chapeau haut de forme, en longue redingote et en souliers jaunes. Comme Brummel, même en Bavière, on pouvait trouver mieux. Cette absence de pose, très louable en soi, et qui expliquait la popularité de ces princes à Munich — le prince Théodore, le père de l'actuelle reine de Belgique, n'était-il pas un oculiste très réputé et accessible à tous, surtout aux pauvres? — répondait au laisser-aller des Bavarois et soulignait le caractère simple et liant de ce peuple.

Pour nous, il était le contraire, l'opposé du caractère prussien. C'est ce qui nous le rendait intéressant et même sympathique. Que reste-t-il aujourd'hui de cette illusion? Si l'on demandait maintenant à un Français quel est le pays où il ne voudrait pas vivre, quelle est la ville qu'il devrait éviter, la réponse ne serait pas douteuse. Il déclarerait souhaiter ne pas mettre les pieds dans la contrée limitée par les poteaux blancs et bleus et ne pas s'arrêter dans la capitale bavaroise. L'attitude de la population, les excès auxquels elle se livre, chassant de leurs hôtels nos diplomates, nos agents, leur enjoignant, la menace à la bouche et le revolver au poing, de décamper au plus vite, montrent à quel degré de surexcitation elle s'abandonne. Le nationalisme le plus exaspéré mène le mouvement réactionnaire contre le Reich; il projette, il prépare ouvertement un changement de régime, une restauration. Cela est le danger intérieur, qui aurait sa répercussion sur les affaires extérieures; mais ce qui nous touche, nous autres Français, c'est que de tous les Allemands, les Bavarois sont nos ennemis les plus acharnés. Nous ne reconnaissons plus le Bavarois tel que nous étions habitués à nous le représenter. L'être paisible, débonnaire, est devenu implacable, dur, féroce. Nous comprenons pourquoi, pendant la guerre, Guillaume II exprimait si fréquemment le souhait de voir les troupes tenaces les plus réputées pour leur combativité, du front occidental, aux prises « avec ses bons Bavarois ». Il les jugeait terribles et irrésistibles. Ils avaient fait leurs preuves en 1870, à Bazeilles; ils les ont renouvelées, durant la grande guerre, dès le début des hostilités, en août 1914, en Lorraine. Mais alors nous étions en guerre, dira-t-on.

Nous n'avons pas cessé d'y être. Par une fatalité cruelle qui nous a coûté et qui nous coûtera encore fort cher, nous commettons vis-à-vis de l'Allemagne des erreurs psychologiques profondes et opiniâtres. C'en a été une de croire, dans le passé, que la mentalité d'un Gœthe était représentative, à cette époque, des Allemands du sud. On vante, on cite avec raison les paroles justes, les jugements sereins et impartiaux du grand écrivain sur la France. Mais pourquoi ne pas rappeler aussi l'attitude du père de Gœthe, sa haine irréductible contre nous, telle qu'elle ne manquait aucune occasion de se manifester envers le lieutenant du roi qui logeait chez lui, ce spirituel marquis de Thorenc (Gœthe écrit Thorane), si fin, si cultivé, qui témoignait à l'enfant, le futur grand homme, tant d'intérêt éclairé, lui donnant ce que nous appelons aujourd'hui des leçons de choses, au hasard de la cohabitation et de la vie quotidiennes. Le père, le conseiller, n'a jamais désarmé. C'était lui qui représentait l'Allemand de cette époque; Gœthe n'était qu'une exception. De même, de nos jours, nous avions fait à notre usage une Bavière antiprussienne au point d'en devenir séparatiste — une Bavière qui aurait pu s'entendre avec nous. Nous nous trompons sur la Bavière, — nous nous trompons plus encore sur l'Allemagne tout entière. Nous ne sommes pas les seuls. Par une grâce d'état stupéfiante, l'Allemagne trouve dans tous les pays des partisans, des avocats qui semblent n'avoir rien vu, n'avoir rien su et avoir tout oublié. Cet aveuglement obstiné, l'Europe et l'humanité le payeront d'un prix terrible. Même en France, beaucoup de nos compatriotes vont répétant que si la haine couve en Allemagne, si on y pense à des représailles, si on y prépare la revanche, c'est la faute à nous-mêmes, à notre dureté. « Nous sommes des Shylocks... Le traité de Versailles est draconien, un traité de fer. » Eh bien, qu'on l'atténue, ce traité, qu'on l'adoucisse, l'Allemagne ne sera jamais satisfaite. Ce qu'il lui faut, c'est qu'il soit déchiré, c'est qu'il soit lettre morte et aille rejoindre les autres chiffons de papier! Elle n'accepte pas sa défaite. Pour qu'elle fît trêve, il faudrait proclamer qu'elle n'a pas voulu la guerre, qu'elle n'en est pas responsable, qu'elle n'a pas été vaincue, que les dévastations systématiques ne sont pas de son fait, qu'elle ne nous doit rien. A ce prix, mais à ce prix seulement, peut-être consentirait-elle à nous « pardonner » notre victoire, en attendant que les prétendus vainqueurs, les « sogenannten Sieger » soient à sa merci!

JOSEPH GALTIER.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Elysée

Nous avons dit hier que le président de la République avait reçu dans la matinée le préfet, les sénateurs et les députés du Jura qui étaient venus l'inviter à assister aux fêtes qui seront données en mai prochain dans ce département à l'occasion du centenaire de la naissance de Pasteur. M. Millerand a également reçu le préfet et les représentants du Doubs qui sont venus l'inviter à assister aux fêtes qui seront données dans ce département à cette même occasion, fêtes qu'il présidera aussi.

La santé de M. Léon Bourgeois

M. Léon Bourgeois a fait savoir au comité du prix Nobel du Storthing que, pour des raisons de santé, il ne pourra se rendre à Christiania pour y faire sa conférence.

Légion d'honneur

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Sont promus :

Officiers

MM. Bizet, président de l'Association des anciens élèves des écoles d'arts et métiers.

Schneider, directeur de l'école d'électricité Bréguet.

Marius Michel, relieur d'art, vice-président du comité de patronage de l'école Estienne.

Charabot, inspecteur de l'enseignement technique.

Sont nommés :

Chevaliers

Mme Marie Antoine, directrice de l'école pratique de commerce et d'industrie de jeunes filles de Marseille.

MM. Epeaux, président du patronage industriel des enfants de l'ébénisterie.

Thevenet, entrepreneur de travaux publics.

Bazard, directeur de l'école nationale d'arts et métiers de Cluny.

Wiart, président de la chambre syndicale de l'ameublement de Lille-Roubaix-Tourcoing.

Busser, sous-directeur de l'école supérieure de commerce de Marseille.

Bensa, industriel.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Sont nommés :

Chevaliers

M. Jacquet, médecin de l'assistance médicale et de la gendarmerie.

M. René Gast, secrétaire général du journal le *Petit Parisien*.

MINISTÈRE DU TRAVAIL

Sont promus :

Commandeurs

MM. Emile Leven, vice-président de la fédération nationale de la mutualité française.

Cahen-Salvador, directeur honoraire au ministère du travail.

Officiers

MM. Guillaume, directeur des mines au ministère des travaux publics.

Petrement, président de la chambre consultative des associations ouvrières de production.

Crehange, chef de bureau au ministère du travail, chargé des fonctions de sous-directeur du travail.

Sont nommés :

Chevaliers

MM. Juillard, industriel à Mulhouse.

Leglise, ancien maire à Beaulieu (Alpes-Maritimes).

Cresson, chargé de mission au ministère du travail, professeur agrégé de l'université à Paris.

Au conseil municipal de Lyon

A l'issue de la séance du conseil municipal de Lyon, les communistes ont déposé un vœu protestant contre l'occupation de la Ruhr.

Ce vœu a donné lieu à une discussion très vive, à laquelle ont pris part de nombreux conseillers. Finalement, après une intervention énergique du maire, M. Herriot, le point de vue de celui-ci a triomphé et le vœu a été repoussé à une forte majorité.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Le centenaire de Pasteur en Russie. — L'Académie a reçu de M. Karpinski, président de l'académie des sciences de Petrograd, une adresse relatant la réunion de sociétés savantes qui a eu lieu dans cette ville le 27 décembre dernier en l'honneur du centenaire de Pasteur. C'est la première fois depuis bien des années que l'Académie des sciences reçoit des nouvelles de cette académie.

Mesure des températures dans un sondage de 1,700 mètres. — M. Termier dépose une note de M. F. Raspal, ingénieur de la Compagnie de Bessège, sur les mesures de température faites dans un sondage poussé jusqu'à 1,673 m. 80 à travers le terrain houiller qui avait été abordé à partir de 360 mètres. Après 24 heures de séjour du thermomètre à la profondeur maximum atteinte, la température enregistrée était de 82° environ. Le degré géothermique, c'est-à-dire la profondeur nécessaire pour obtenir un accroissement de température de 1°, était donc de 24 m. 30, c'est-à-dire très bas. Cette particularité semble démontrer que le sondage n'était pas parvenu à traverser toute la couche de terrain houiller.

Sur la gravitation. — M. D. Berthelot communique une note de M. Décombe dans laquelle il montre que si les perturbations ondulatoires électriques ordinaires sont arrêtées par des écrans conducteurs, il suffirait qu'elles eussent une longueur d'onde plus petite que celle des rayons X pour traverser ces obstacles. De telles perturbations pourraient donc rendre compte de la gravitation universelle qui n'est arrêtée par aucun écran. Ces ondulations devraient se produire non dans l'atome même, mais dans son noyau central qui, d'après les théories modernes, est extraordinairement petit.

Le réflexe laryngo-cardiaque. — M. Charles Richet signale l'étude qu'il a faite avec M. Santenoise des conséquences que peut avoir sur la circulation l'excitation de la muqueuse laryngée par des caustiques ou la simple compression du larynx. On assiste dans ces circonstances à des phénomènes d'inhibition du cœur, démontrés par une chute considérable de la pression artérielle. Si l'on refroidit l'animal en expérience, le réflexe persiste. Si on l'échauffe fortement, il se produit une polypnée avec suroxygénation du sang et le réflexe disparaît. M. Richet fait remarquer que ce réflexe pourrait peut-être être utilisé par les médecins comme l'est depuis quelque temps le réflexe oculo-cardiaque.

Pour sauver les asphyxiés. — M. J.-L. Breton présente une note de MM. Legendre et M. Nicloux, qui rappellent que pour écarter le danger de mort dans les diverses asphyxies qui peuvent se produire, il est nécessaire de se porter rapidement au secours de l'asphyxié et de lui faire d'abord la respiration artificielle, le procédé de Schaeffer étant celui qu'il convient de préférer; il faut ensuite lui faire inhaler de l'oxygène; les auteurs de ce travail présentent un masque spécial qu'ils ont imaginé et qui convient parfaitement à cette manœuvre urgente. Un film de démonstration sur cette double façon de secourir les sujets asphyxiés est projeté devant l'Académie; ce film est dû au docteur Comandon.

Préparation de l'acide monochloracétique. — M. Ch. Moureu présente sur ce sujet un travail de MM. L.-J. Simon et G. Chavanne. Cette préparation consiste à hydrater au moyen d'acide sulfurique de concentration donnée un carbure chloré, le trichloréthylène. Le rendement de cette opération est supérieur à 90 0/0, ce qui est exceptionnel dans les opérations de chimie organique. Cette synthèse est, comme celle de l'acide acétique lui-même, une conséquence de celle de l'acétylène, puisque le trichloréthylène est un de ces carbures chlorés qui résultent de l'action du chlore sur l'acétylène; l'acide monochloracétique et ses nombreux dérivés se trouvent donc issus du carbone qui sert à fabriquer le carbure de calcium d'où provient l'acétylène; les vues prophétiques de Berthelot en reçoivent une nouvelle et importante confirmation de la part de l'industrie. Cet acide est, en effet, un produit industriel, matière première de l'indigo. Cette préparation a donc comme conséquence la réalisation française d'une matière colorante de première importance.

M. Moureu fait remarquer que la découverte de MM. L.-J. Simon et G. Chavanne a été faite, pendant la guerre, dans un laboratoire dépendant de la commission des études et expériences chimiques, au cours d'expériences faites dans une tout autre intention.

Le venin des fourmis. — M. Bouvier présente un travail de M. Stumper sur le venin des *camponotus* ou fourmis rouge-bois. Ce venin est presque exclusivement composé d'acide formique, tandis que cet élément n'existe guère dans le venin des fourmis piqueuses.

L'office national des recherches scientifiques et des inventions

Le conseil de l'office national des recherches scientifiques et des inventions a tenu hier sa première réunion à l'Institut dans la salle des séances de l'Académie française. M. Loucheur présidait, ayant à ses côtés MM. Appell, recteur de l'académie de Paris, et A. Lacroix, secrétaire général de l'Académie des sciences. M. Loucheur, dans un discours inaugural, exposa les divers buts de l'office national en même temps qu'il en esquissait l'histoire, et montra sur quelles ressources il peut compter, en dehors de la subvention de 1,500,000 francs consentie par l'Etat. Ces ressources consistent particulièrement dans la participation de l'office aux bénéfices rapportés aux inventeurs par les découvertes dont il a permis l'achèvement et qu'il a mises au point. Déjà plusieurs appareils très intéressants ont pu être lancés grâce au travail accompli dans les laboratoires de l'office à Bellevue; mais il importe surtout que celui-ci soit connu des inventeurs qui doivent savoir ce qu'ils en peuvent attendre et du public qui peut s'y intéresser et retirer également des bénéfices de cette « excellente affaire » en contribuant aux dépenses qu'entraîne la mise au point d'une découverte quelconque, choisie parmi celles qui sont à l'étude ou y seront prochainement.

Parmi les personnalités scientifiques ou industrielles qui assistaient à cette réunion, citons MM. J.-L. Breton, directeur de l'office national; Coville, directeur de l'enseignement supérieur, commissaire du gouvernement auprès du conseil; Picard, Rateau, Janet, Painlevé, Mangin, de l'Académie des sciences, etc.

Soutenances de thèses

M. Henri Franchet, licencié ès lettres, soutiendra les thèses suivantes pour le doctorat, devant la faculté de Paris, le 3 février, à une heure :

Thèse complémentaire : « le Philosophe parfaict et le temple de vertu de François Habert nouvellement remis en lumière avec notice et notes. »

Thèse principale : « le Poète et son œuvre d'après Ronsard. »

M. Henri Busson soutiendra le 7 février, à une heure, devant la même faculté, les thèses suivantes :

Thèse complémentaire : « Dans l'orbe de la pléiade, Charles d'Espinay, évêque de Dol, poète (1531?-1591) ».

Thèse principale : « les Sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601) ».

Cours et conférences

— Jeudi 1er février, à 8 h. 30, sous la présidence du général de Lacroix, conférence à la salle de la Société de géographie sur « le Vol à voile et sans moteur », par M. André-H. Cartier, lieutenant, commandant les sections de photographie aérienne aux armées, président de l'Association aérienne, assisté du lieutenant Quinton.

— Victor Hugo a excellé dans l'art de la décoration sous toutes les formes : dessin, menuiserie, gravure, ébénisterie, maçonnerie, etc. M. Emile Hinzelin fera le vendredi 2 février, à 4 h. 1/2, hôtel de la rue Récamier, 3, une conférence sur « Victor Hugo, grand ouvrier d'art, petit-fils d'un maître-menuisier lorrain ». Mlle Lucie Brille, de l'Odéon, dira des vers du poète au cours de cette conférence.

— Société des conférences, 164, boulevard Saint-Germain. — Demain mercredi, à 2 h. 1/2, conférence de M. Henry Bordeaux : « Saint François de Sales et la vie intérieure ».

ARMÉE

La situation militaire des États baltes

Lituanie (4 millions d'habitants)

Le service militaire commence avec la 20e année et dure jusqu'à 45 ans. La première instruction dure 2 ans dans l'infanterie, 3 ans dans les autres armes. Ensuite, les hommes sont pendant 5 ans dans la première réserve, 8 ans dans la deuxième réserve, 10 ans dans le landsturm.

En temps de paix, l'armée est répartie en 4 divisions; la 1re à Wilkomir, la 2e à Kiedjany, la 3e à Kowno, la 4e à Olita et 1 division de cavalerie à Wylkowyski.

Il y a : 12 régiments d'infanterie, 3 régiments de cavalerie, 4 groupes d'artillerie, 1 bataillon de pionniers à 4 compagnies, 1 bataillon de communications, 1 détachement automobile, 1 bataillon de voitures blindées (7 voitures), 1 corps d'aviation (29 machines).

Les régiments d'infanterie se composent : en temps de paix de 3 bataillons à 3 compagnies, en temps de guerre 1 compagnie de mitrailleuses (avec 15 mitrailleuses lourdes et 15 mitrailleuses légères), 1 détachement de signalisation, 1 détachement de lance-mines et 1 compagnie technique.

Les régiments de cavalerie se composent de 4 escadrons avec 1 escadron de mitrailleuses et 1 escadron technique

Les groupes d'artillerie comprennent chacun 5 batteries : 3 batteries de canons de campagne à 4 canons de 76 millimètres avec une batterie d'obusiers lourds et 1 batterie de canons lourds.

Le bataillon de communications comprend 1 colonne de transport, 1 colonne sanitaire et 1 colonne légère.

Estonie (1 million 1/3 d'habitants)

Le service militaire commence à 20 ans révolus et dure jusqu'à la 50e année. Pendant 7 ans, le jeune homme appartient à la 1re ligne, puis il passe dans la landwehr. La première instruction dure 18 mois.

L'armée est commandée par le ministre de la guerre qui a directement sous ses ordres l'état-major, l'administration de l'armée et les généraux inspecteurs d'armée.

En temps de paix l'armée comprend : 3 divisions (1re à Narva, 2e à Dorpat, 3e à Pernau), 5 régiments d'infanterie, 3 bataillons indépendants, 1 régiment de cavalerie, 3 régiments d'artillerie de campagne, 2 groupes d'artillerie lourde, 1 bataillon de pionniers, 1 bataillon de tanks, 1 colonne d'automobiles blindées (11 voitures), 5 trains blindés, 1 corps d'aviation avec 25 avions.

Les régiments d'infanterie sont à deux bataillons en temps de paix, à trois bataillons en temps de guerre. 1 bataillon d'infanterie comprend 3 compagnies d'infanterie, 1 compagnie de mitrailleuses avec 18 mitrailleuses lourdes et 1 compagnie technique. Le régiment de cavalerie se compose de 2 escadrons à 150 chevaux, de 1 escadron muni de 6 mitrailleuses lourdes et 6 mitrailleuses légères, et 1 escadron technique.

Chaque régiment d'artillerie de campagne est partagé en 4 batteries à 4 canons de 75 millimètres. Les groupes d'artillerie lourde comptent 4 pièces (mortiers de 22 centimètres ou obusiers de 15 centimètres).

Les officiers proviennent en général de l'armée russe et ont pris part à la guerre. Il y a 2 écoles d'officiers.

Lettonie (1 million 2/3 d'habitants)

Le service militaire dure de la 20e à la 30e année. La première instruction dure un an et demi. Il y a trois convocations chacune de 5 semaines. Les 7 premières classes composent l'armée de campagne, les autres la landwehr.

En temps de paix l'armée comprend : 4 divisions, 12 régiments d'infanterie, 3 régiments de surveillance des frontières, 1 régiment de réserve, 1 régiment de cavalerie, 4 régiments d'artillerie de campagne, 1 groupe d'artillerie lourde, 1 bataillon de tanks (7 chars), 1 détachement automobile (56 voitures ordinaires, 6 blindées), 4 trains blindés, 1 corps d'aviation (30 machines), 2 stations-radios.

Le régiment d'infanterie se compose en temps de guerre de 4 bataillons et 1 compagnie de mitrailleuses munie de 20 mitrailleuses. Le régiment de cavalerie comprend 4 escadrons, 1 escadron de mitrailleuses, 1 escadron technique et 1 batterie à cheval de 2 pièces. Le régiment d'artillerie de campagne se divise en 3 batteries de 4 canons de 76 millimètres. Le groupe d'artillerie lourde compte 3 batteries à 4 obusiers de 15 centimètres.

MARINE

LÉGION D'HONNEUR. — Est promu *grand-officier* le vice-amiral Barthe, commandant en chef des frontières maritimes du nord de la France.

Sont promus *commandeurs* : le contre-amiral Jaoques Boissière; les capitaines de vaisseau Cotoni, Fournier; le commissaire général de 2e classe Palais; l'ingénieur général de 2e classe du génie maritime Lelong.

Officiers : les capitaines de frégate des Portes, Maquet et Boistel; les capitaines de corvette de Bernard de Teyssier, Le Gallou, Combescot et Antoine; les capitaines de frégate de résidence fixe Dumoulin et Cortez; les mécaniciens en chef Rousseau et Scloreto; le commissaire en chef de 1re classe Crochepierre; le médecin principal Vialet; l'ingénieur en chef de 2e classe du génie maritime Wetzel; l'ingénieur d'artillerie navale Sutre; l'officier principal des équipages de la flotte Tanguy; l'officier principal des directions de travaux Boutillier; l'officier d'administration d'artillerie coloniale Leroux; le contrôleur de 2e classe O'Neil.

AU JOUR LE JOUR

Le vainqueur de Turckheim

Le vainqueur de Turckeim : c'était de ce nom que ses contemporains saluaient Turenne. Sur l'avant du char pompeux qui conduisit en 1800, aux Invalides, ses restes, on avait écrit, comme un immortel titre de gloire : « Bataille de Turckheim. » Le bas-relief du mausolée où repose l'illustre soldat représente cette action décisive : la journée de Turckheim.

Fier de ce grand souvenir, Turckeim vient de constituer un comité à la tête duquel se sont inscrits le président de la République, le président du conseil, tous les ministres et nos maréchaux. On se propose d'élever dans le petit bourg alsacien, encore entouré de ses vieux remparts, un monument destiné à rappeler que, le 5 janvier 1675, le maréchal de Turenne vainquit le grand-électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Ce souvenir de guerre dira au passant : « Arrête-toi, recueille-toi, c'est ici que fut libérée, pour la première fois, l'Alsace. »

On sait comment. Les Prussiens, croyant l'armée française en déroute, l'envahirent. Turenne lança ses troupes dans la vallée de la Ruhr et le col de Bussang, et débloqua Belfort. Après une manœuvre stratégique en montagne, d'une hardiesse inouïe, il écrasa les détachements qui lui barraient la route, les repoussa jusqu'à Strasbourg, les obligea à franchir le Rhin. « Le vieux duc de Lorraine, méchant plaisant de son naturel, qui était demeuré à Strasbourg, écrit La Fare en ses mémoires, se piqua du mauvais succès des armées alliées, et dit qu'un prince par la grâce du roi avait fait repasser le Rhin à cinq princes par la grâce de Dieu, et cela, sur le même pont où il avait vu passer, cette année, soixante-dix mille Allemands armés pour la cause commune. » Le retour de Turenne à Paris à travers les populations que cette magnifique campagne avaient sauvées de l'invasion fut un triomphe que releva encore la modestie du triomphateur.

La petite cité, dont la porte, surmontée de nids de cigognes, s'ouvre sur la vallée de la Fecht, a donné, depuis longtemps, le nom de l'illustre capitaine à l'une de ses places. Sa fidélité à son souvenir ne lui avait pas dicté un plus expressif hommage, hors une image ingénue qui servait d'enseigne à une auberge : *Au Petit Turenne*. C'était peu. C'était encore trop pour les occupants de l'Alsace sous le joug. Le maire, M. Baradé, vit, durant la dernière guerre, un commandant allemand s'arrêter, courroucé, devant l'enseigne et en ordonner la destruction. Turckheim, avec sa ténacité d'ancienne ville libre et d'alsacienne, s'est mis en tête de la remplacer par un monument.

Les gloires de l'Alsace sont les nôtres, et quand un aussi beau nom que celui de Turenne s'y associe, qui unit le présent au passé, la manifestation prend un caractère national. Sur ce sol alsacien, que foulait son cheval pie, forçant la victoire indécise, il la fixait enfin, après un dur labeur, sous nos étendards. Mais l'année ne s'achevait pas sans qu'il l'illustrât de la beauté de son sacrifice. L'impeccable stratège venait d'envoyer au roi un courrier lui annonçant qu'il s'apprêtait à ordonner l'attaque générale dont dépendait la défaite des Impériaux. Il était prêt; il quitta la tranchée et, monté sur son cheval blanc et noir, il inspecta une dernière fois l'horizon. Reconnu par un pointeur ennemi, un boulet le frappa à la poitrine, qui le tua. « Jamais, écrira Mme de Sévigné, un homme n'a été regretté si sincèrement. Tout ce quartier où il a logé (rue Saint-Louis au Marais), et tout Paris et tout le peuple étaient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. »

L'endroit où Turenne tomba, Sasbach, respecté des ennemis, est devenu une enclave française inviolable. Le guide qui veillait sur ce minuscule territoire y avait institué un musée. Il y montrait un boulet, qu'il donnait, faussement d'ailleurs, pour être celui qui avait frappé le maréchal. Un jour, sur le registre des visiteurs, un Allemand écrivit, en latin : « Bravo, boulet qui nous en a débarrassés! » Quand la traduction lui en fut faite, le gardien s'irrita de cette apostrophe, comme d'une injure, et voulut déchirer la page. On le calma. Entre tant d'hommages adressés depuis deux siècles au vainqueur de Turckheim, lequel égalait ce cri?

Louis XIV avait voulu que Turenne eût pour dernier asile celui des rois; il l'avait fait transporter à Saint-Denis. Lors de la violation des sépultures, le premier des tombeaux ouverts fut le sien. Ce n'était pas une fureur sacrilège qui y précipitait les iconoclastes, mais le désir de contempler de près le soldat inoublié.

« Quel fut leur étonnement, consigne un témoin, lorsqu'ils eurent ouvert le cercueil! Turenne fut trouvé dans un état de conservation tel qu'il n'avait pas été déformé; les traits de son visage n'étaient point altérés. Les spectateurs surpris admiraient dans ces restes glacés, le vainqueur de Turckeim et, oubliant le coup mortel dont il fut frappé à Sasbach, chacun d'eux crut voir son âme s'agiter encore pour défendre la France. »

Ces sentiments protégèrent ses cendres. On ne les jeta point dans la fosse déjà préparée pour ceux des Bourbons. On les confia au gardien du lieu, qui les mit dans une boîte de chêne, puis les disposa dans la sacristie. Son respect pour un tel dépôt ne le défendit pas cependant contre la tentation de l'esprit de lucre. Il en fit un objet de curiosité, que chacun pouvait voir pour quelques assignats. Des visiteurs fanatiques l'incitèrent à leur vendre les dents. Et Camille Desmoulins, qui y mit le prix, obtint d'emporter un petit doigt. Le libérateur de l'Alsace risquait de s'en aller morceau par morceau. Heureusement que Desfontaines, professeur de botanique au Muséum, invoquant l'état de conservation exceptionnel du cadavre, obtint qu'on l'envoyât au Jardin des Plantes. Deux journaliers en furent chargés, qui portèrent le cercueil, à bras, de Saint-Denis à Paris. Il fut confondu avec les collections d'histoire naturelle, entre les squelettes d'un éléphant et d'un rhinocéros. Vainement, aux Cinq-Cents, Dumolard, député de l'Isère, s'en affligea; il fallut la voix de Beaumarchais pour faire cesser ce scandale. Nous avons retrouvé sa lettre à François de Neufchâteau, à la date du 21 frimaire an VII :

« Qu'aurait dit Montecuculli, écrivait Beaumarchais, de voir son vainqueur figurer au milieu d'une ménagerie?

» En cherchant s'il n'y avait point à Paris quelque dépôt moins indécent pour les restes de ce grand homme qu'un laboratoire de chimie qui nous dégrade et non pas lui, j'ai retrouvé son tombeau d'un grand style, au Muséum de nos monuments funéraires, enclos des Petits-Augustins, où ses restes si révérés manquent autant à son tombeau que le tombeau manque à ses restes. Le marbre noir placé dessous le bas-relief de la bataille de Turckheim en 1675, après le gain de laquelle Turenne perdit la vie en visitant un poste dangereux, peut être enlevé; un cadre, des verres en sa place, laissant voir le corps du héros, commanderaient notre respect, apaiseraient l'indignation qu'on éprouve en voyant Turenne auprès des fœtus et des monstruosités qui attirent la foule. »

La suggestion de Beaumarchais opéra. Le 24 prairial suivant, à la nuit tombante, un citoyen, Lesieur, arriva au Jardin des Plantes, avec une carriole et prit possession du corps pour les Petits-Augustins. « Nous fûmes introduits, dit le procès-verbal, dans un laboratoire au milieu duquel était posée, sur une estrade, une caisse en forme de cercueil, dans laquelle on nous a déclaré que le corps de Turenne était renfermé. Nous remarquons, en effet, à travers du vitrage qui couvrait ce cercueil, un corps étendu, enveloppé d'un linceul, lequel avait été déchiré et découvrait la tête jusqu'à l'estomac. Le crâne avait été coupé et remplacé ou couvert d'une calotte de bois de la même forme, mais excédant dans toute sa circonférence. Toutes les formes du visage ne nous parurent pas tellement altérées, que nous ne pûmes reconnaître les traits que le marbre nous a laissés de ce grand homme. »

Le corps de Turenne, placé dans un sarcophage dessiné par Lenoir, créateur du musée des monuments français, y resta deux ans encore, entre la statue d'un grand-prêtre de Phtah et le sarcophage d'une petite-fille de Sésostris. C'était mieux qu'entre un éléphant et un rhinocéros, mais Bonaparte voulait davantage. Il destina aux restes du plus grand capitaine du dix-septième siècle les Invalides. Il les y fit solennellement porter le 5e jour complémentaire an VIII. Il avait choisi la date du 22 septembre 1800, à dessein. « Demain, nous célébrons la fondation de la République, disait la veille Carnot, qui prit la parole au nom du gouvernement. Préparons cette fête par l'apothéose de ce que nous laissèrent de louable et de justement illustre les siècles antérieurs. » Il ajoutait : « Les restes de Turenne furent conservés jusqu'à ce jour dans le tombeau des rois. Les républicains l'ont tiré de ce fastueux oubli. » Le dessin de cette phrase, qui évoquait l'opération un peu rude du 12 octobre 1793, est d'une assez jolie adresse.

Le cœur de Turenne est aujourd'hui dans sa famille; son corps est aux Invalides. Une pyramide gardée, jour et nuit, et qu'ont saluée, après les soldats d'Augereau, les soldats de Mangin, se dresse au lieu même où il tomba. L'Alsace estime qu'il lui reste un dernier devoir à lui rendre. Elle prend l'initiative d'élever un monument à sa mémoire dans la petite ville où le vainqueur de Turckheim, conquit le plus immortel de ses titres à notre reconnaissance et à notre admiration. Quelle manifestation serait plus que celle-ci propre à démontrer l'unité de vues et l'unité de cœur de l'Alsace et de la France?

Georges MONTORGUEIL.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 31 JANVIER 1923

CHRONIQUE MUSICALE

AU TRIANON-LYRIQUE : le « Mariage secret », mélodrame gai, en deux actes, de Giovanni Bertati, musique de Domenico Cimarosa.

Dans un théâtre de quartier, entre deux opérettes vulgaires, on peut, actuellement, écouter l'une des musiques les plus élégantes du monde. Le Trianon-Lyrique vient de reprendre, avec les plus vifs agréments, le *Mariage secret*, de Cimarosa. Si l'on veut oublier, un moment, les tumultes trépidants de la ville et les colères de ce temps, il faut se réfugier là. Le spectacle monté par M. Louis Masson, avec un soin particulier, nous jette dans une délicate rêverie. On croit errer dans l'ombre et le musical silence d'un parc abandonné, où l'on ne frôlerait que de galants fantômes.

C'était un gros homme jovial, spirituel et fort entreprenant que Domenico Cimarosa. Il semble avoir supporté sans faire de plainte le martyre qu'on souffre d'être obèse. Musicien fameux, il était également plaisant poète et infatigable voyageur. Il avait le visage meilleur que celui de tous ses contemporains. Sa mine rieuse et bouffie, ses yeux vifs et plissés, sa bouche narquoise et bien dessinée qu'on retrouve sur toutes ses effigies nous racontent encore son existence vibrante, souple, égayée, pleine de mouvement, de jeunesse et de plaisir. Il peut prendre des airs nonchalants ou douloureux. Nous n'en croyons rien. Dans tout ce trouble des dernières années du dix-huitième siècle, il garde autant d'esprit que de grâce enjouée. Parce qu'il fut incarcéré, on lui prêta, bien à tort, une fin tragique, et des esprits chagrins voulurent le faire passer pour héros révolutionnaire. Il était peut-être imprudent, mais non intrépide. Sa large figure enluminée ne ressemble pas à celle d'un agitateur. Trop fécond musicien, il ne disposait d'aucune lente journée pour se consacrer à la passion politique. Violoniste, claveciniste, chanteur d'opéra-bouffe, professeur de musique et compositeur de cour, il fit représenter quatre-vingt-cinq ouvrages importants, en vingt-huit ans. En l'absence de Paesiello et Guglielmi, il occupait, seul, de ses productions, toutes les scènes lyriques de la péninsule. Son inspiration prodigieusement rapide et abondante lui créa en Europe une célébrité qui n'est point encore ternie.

Il faut faire un grand effort sur sa raison pour imaginer la vie de Cimarosa, ses embarras, sa précipitation, ses fuites et ses travaux innombrables.

Né à Aversa, petite cité du royaume de Naples, en 1749, il fut tour à tour élève de Manna, Sacchini, Fenaroli et Piccini. Il débute, à vingt-trois ans, par la *Stravaganze del Conte*. En 1777, dans *Il fanatico per gli antichi Romani*, il renouvelle la musique dramatique par l'adjonction de trios et de quatuors, qu'il introduit, pour la première fois, dans une œuvre scénique. Il rayonne sur toute l'Italie, et en moins d'un an — en 1781, — il fait jouer quatre partitions importantes : *Alessandro nell' Indie*, à Rome; *Artaserse*, à Turin; *Il Convito*, à Venise; *Olimpiade*, à Vicence. Son activité tient du miracle, lorsque l'on songe aux indigents moyens de communication d'alors.

Appelé à succéder à Paesiello, en 1780, auprès de l'impératrice de Russie Catherine II, il quitte Naples en juillet. La traversée jusqu'à Livourne est contrariée par une tempête et ne dure pas moins de dix-sept jours. Le grand-duc de Toscane invite Cimarosa à sa cour. Un quatuor du *Pittore parigino* est interprété par le grand-duc lui-même, la princesse, le compositeur et sa femme.

Comblé d'honneurs et de cadeaux, le musicien part pour Vienne. Là, on se saisit de ses bagages, qui n'avaient pas été déclarés en douane. Cimarosa proteste auprès de l'ambassadeur du royaume de Naples, qui lui fait rendre raison et le loge en son hôtel. L'empereur Joseph II fait venir le brillant Napolitain et écoute, avec des transports d'admiration, ses musiques. Il reçoit encore là force cadeaux, puis s'embarque pour Varsovie, où les nobles